

Fiction

Number 73, Winter 1998–1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19308ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1998). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (73), 9–24.

LE CRIME D'OLGA ARBÉLINA

Andrei Makine

Mercure de France, Paris,
1998, 289 p. ; 29,95 \$

L'histoire se déroule en 1947, près de Paris. Dans une brasserie désaffectée, des Russes émigrés et sans fortune ont établi une minuscule communauté, suspendue entre deux mondes. Parmi eux vit la princesse Olga Arbélina, séparée de son mari qui vend des propriétés d'anciens aristocrates en Russie. Toujours belle et séduisante la quarantaine passée, elle tente d'élever son fils de quatorze ans, hémophile. Un jour d'été, la princesse est trouvée à côté du cadavre d'un médecin russe : accident, meurtre ?

Au fil de ce nouveau roman d'Andrei Makine, le lecteur découvre les dessous d'une partie de cartes, anodine en apparence, et la vie morne d'émigrés dans l'après-guerre. Ce qui semble « normal » se révèle rapidement comme le tissu de passions souterraines, inavouables, où le désir d'un jeune garçon pour le corps féminin dépasse l'horreur de l'inceste. Ici, rien n'est simple : ni la vie loin de la terre natale, ni la convivialité entre ces gens, échoués sur des rives peu hospitalières, qui se forgent souvent leur roman familial. Andreï Makine déploie devant nous, de main de maître, une toile où rien n'est laissé au hasard, où le moindre détail de l'âme humaine est décrit avec une finesse et un aplomb imparables. L'auteur retrace les mouvements intérieurs de l'héroïne avec une précision, avec une sensibilité qui font de lui, à l'heure actuelle, un des maîtres du portrait psychologique sur la scène littéraire de langue française. Tout concorde dans ce texte, et tout est centré, immanquablement, sur la protagoniste : entourage humain, habitation, nature,

temps. Retracer cette vie de femme, dont l'issue ne peut être qu'une mort violente ou l'asile, est un tour de force parfaitement réussi. Mais le roman ne relève pas uniquement le thème d'un autre grand roman de la littérature mondiale, *Les belles endormies* de Kawabata ; il est également un magnifique exemple du mariage de deux cultures : déjà avec ses textes antérieurs, Andreï Makine avait fracassé les notions de roman « métis » ou encore « migrant ». Son sujet reste bien celui de la terre laissée, mais à aucun moment ne verse-t-il dans l'évocation nostalgique de la grande Mère Russie. Le lecteur de ce dernier roman constate, avec beaucoup de bonheur, que son auteur a su rendre, dans un texte particulièrement dense, un destin aux facettes multiples. Une langue châtiée, polie, d'une parfaite élégance, une « construction » sans faille – aucun détail n'est superflu, tout est important – dont l'armature ne s'impose jamais. Le lecteur, abasourdi, essoufflé, reste prisonnier d'un univers dont la violence le secoue longtemps.

Hans-Jürgen Greif

**VICTOR ET RIVIÈRE
UN HOMMAGE
À VERLAINE ET RIMBAUD**
André-Philippe Côté
Soulières éditeur,
Saint-Lambert, 1998,
63 p. ; 16,95 \$

On parle de plus en plus d'André-Philippe Côté, créateur de *Baptiste le clochard* et caricaturiste au quotidien *Le Soleil*. Mais pour prendre la pleine mesure de sa production, il faut savoir qu'il réussit parallèlement à concocter, sous forme d'albums de bande dessinée, des œuvres plus expérimentales. Cinq ans après *Castello*, André-Philippe Côté nous offre un autre album



dont il a une maîtrise remarquable. Les exemples sont multiples : corps exagérément étirés pour exprimer l'apaisement qui suit l'amour ; ou cette façon d'illustrer la difficulté de communiquer de certains personnages en les dessinant à la manière cubiste...

Le bédéiste montre par ailleurs que les rues de Québec l'hiver se prêtent admirablement à l'expressionnisme noir et blanc. Tout l'album se nourrit de peinture et de poésie, sans que jamais les trouvailles qui émergent ne paraissent gratuites. Et cela donne lieu à des planches d'une beauté saisissante.

Michel Giguère

DOMAINE PUBLIC
Jean-Michel Maulpoix
Mercure de France, Paris,
1998, 101 p. ; 23 \$

**LA POÉSIE
COMME L'AMOUR,
ESSAI SUR**

LA RELATION LYRIQUE
Jean-Michel Maulpoix
Mercure de France, Paris,
1998, 167 p. ; 27 \$

s'inscrivant dans cette démarche : *Victor et Rivière*. Et s'il expérimente, il ne verse pas pour autant dans l'hermétisme : son graphisme et son récit peuvent séduire un large public.

Le récit nous entraîne dans une dérive, celle de Victor, un quadragénaire qui enseigne la poésie alors qu'il rêve depuis toujours d'en créer. Les regrets de ne pas l'avoir fait le plongent dans une remise en question existentielle hantée par ses idoles, Verlaine et Rimbaud. Sa rencontre avec une talentueuse et jusqu'aboutiste poétesse de dix-sept ans, Alice Rivière, le pousse vers la création. Mais à quel prix...

André-Philippe Côté va au-delà de la simple analogie entre les couples Victor-Alice et Verlaine-Rimbaud : à travers les délires de Victor, il fait carrément intervenir les célèbres poètes maudits, en plus d'introduire nombre de citations poétiques. Ces délires lui permettent aussi d'exploiter à fond le langage propre à la BD,

Les essais et la poésie de Jean-Michel Maulpoix peuvent être lus comme des propositions complémentaires d'un genre à l'autre sur le renouvellement de l'énergie lyrique en poésie. L'auteur s'interroge : « Sans doute la poésie exige-t-elle du poète qu'il se laisse diriger par le langage pour accoucher de son obscurité propre et que puissent ainsi vraiment se faire sur le papier les nœuds et les plis de son intériorité. » Des titres comme *La poésie malgré tout* (1996) et *Une histoire de bleu* (1992) sont des exemples de ce mélange de réflexion et d'analyse libre, dans lesquelles le « sujet » parle de manière personnelle, ne niant ni le biographique ni le travail d'information. Après une période formaliste, astreinte parfois à des rigueurs toutes syntaxiques, la poésie française depuis le début des années 90 reprend ses ailes et revisite l'émotion. Des poètes comme Philippe Delaveau, Jean-Pierre Cham-

bon et Jean-Michel Maulpoix, chacun à sa façon, ont été de ces voix qui accordaient contre toute attente une place au lyrisme. Dans son *Essai sur la relation lyrique*, Jean-Michel Maulpoix demande : « Qu'est-ce, en effet, qui, mieux que l'amour, est affaire d'élection et de lien, sinon la poésie, qui, comme lui, risque tout sur les signes ». Écriture poétique et vie deviennent, dans cette perspective, partenaires d'une passion d'errance, d'un pareil corps à corps.

Chez Jean-Michel Maulpoix la voix, l'envol, la pensée et le discours amoureux sont issus d'une même source, l'utopie. Le lyrisme c'est le chant, même brisé ; l'élévation, même compromise. Le poète-essayiste écrit que faire œuvre lyrique : « C'est tendre à rassembler tous les moyens de la poésie pour abolir fictivement la distance entre je et moi, je et l'autre. Suturez la blessure et renouez les liens. C'est aussi bien avoir pour horizon soi-même que quiconque. » On devine que Goethe, Baudelaire, Rimbaud, Michaux, Breton seront convoqués comme témoins de cette expérience du langage qui plonge dans l'intrinsèque pouvoir d'exorcisme de la poésie. L'amour et la poésie sont chez Jean-Michel Maulpoix indissociables et donnent naissance à la voix, incitation au langage, ultime expression des désastres et des aveux de l'intime. Pour lui, le lyrisme peut aussi se faire critique et il voit dans son exploration un regard posé, témoin de l'époque, sur les effets d'une subjectivité en crise : « Faute de pouvoir continuer à se célébrer comme puissance de célébration, il tend à devenir puissance d'examen. » *La poésie comme l'amour* est un essai sensible aux pouvoirs même altérés de la poésie. Celle-ci demeure pour Maulpoix territoire de transformation, lieu ouvert à

l'autre, en transit entre les diverses manifestations d'une modernité qui tenterait d'abolir les singularités.

Dans les poèmes de *Domaine public*, l'auteur poursuit à travers des fragments de journaux intimes et des poèmes ouvertement autobiographiques, cette quête de lyrisme. L'amour et le désir sont le fil conducteur entre ruptures, retours et mémoire recueillis au présent. Livre de voyage, ce *Domaine public* dont nous entretenons Jean-Michel Maulpoix est en fait essentiellement privé. Un domaine privé fait de pulsions amoureuses, de déplacements divers (Venise, USA, Paris, aéroports...), aux accents de fin de siècle. Les « cartes d'embarquement » sont les mots tirés en direct de l'émotion. En vrac, ils scandent les détours du réel, touchent le souffle et le goût de continuer la route. À Roissy, au terminal 2C, l'auteur note : « Vivre, je le répète, n'est pas une science exacte. » *Domaine public* est un beau recueil aux colorations baudelairiennes, moderne, aérien, proche des mots du corps et de la vie. Lyrisme dites-vous ? Et plus encore, et plus encore. Et Jean-Michel Maulpoix de poursuivre : « Je ne connais que les intermittences de la conscience et du désir », nous laissant cette parole à la fois mélancolique et énergique qui nous interpelle dans notre propre voyage : « La poésie est l'usage public de l'amour ».

Claude Beausoleil

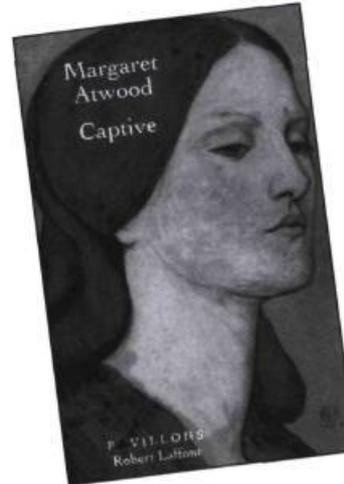
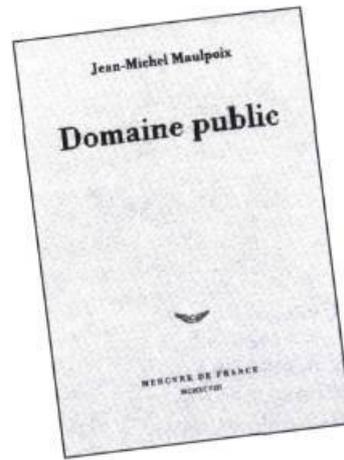
CAPTIVE

Margaret Atwood

Trad. de l'anglais

par Michèle Albaret-Maatsch
Robert Laffont, Paris, 1998,
484 p. ; 34,95 \$

Le dernier roman de Margaret Atwood, *Captive*, repose sur des faits réels qui alimentèrent abondamment la chronique



judiciaire canadienne-anglaise du milieu du siècle dernier. Grace Marks, une Irlandaise de seize ans, se voit inculpée du double meurtre de l'homme qui l'engageait et de sa gouvernante. Son présumé complice est condamné à la potence, mais la jeune femme a la vie sauve, du fait qu'elle est une femme, mais aussi en raison des versions contradictoires des événements qu'elle a livrées lors du procès. Comme elle semblait frappée d'amnésie partielle, le jury fut amené à atténuer sa part de responsabilité dans le double meurtre, qualifié de crapuleux : il commua le verdict d'exécution en emprisonnement à vie au pénitencier de Kingston.

Voilà pour le propos romanesque de cette fresque on ne peut plus réussie de la vie d'une jeune immigrante, de son arrivée au Canada anglais et de cette terrible histoire qui défraya les manchettes des journaux de l'époque. Au-delà de la restitution documentée du meurtre de Thomas

Kinnear et de sa gouvernante, de la description de la vie pénitentiaire dans une institution pour femmes au milieu du siècle dernier, Margaret Atwood nous brosse le portrait du milieu médical d'alors et de l'intérêt naissant pour ce qui allait devenir la psychanalyse. La réussite du roman repose autant, sinon plus, sur l'intérêt médical que porte à Grace Marks un jeune médecin qui cherche à ausculter l'âme de la jeune femme pour mieux en comprendre le fonctionnement, et ainsi faire progresser la science.

Noble projet. Mais si le lecteur assiste ici à l'émergence des nouvelles théories sur la maladie mentale qui conduiront, quelques décennies plus tard, aux découvertes que l'on sait, petit à petit, la romancière modifie la perspective narrative. En intercalant au récit de Grace Marks des documents d'archive illustrant les nombreuses retombées qu'eut le procès, l'échange de missives entre le jeune docteur Simon Jordan et un collègue de ce dernier ainsi qu'avec sa mère, le lecteur est amené à se faire sa propre idée, non seulement sur ce qui a pu survenir le jour où Thomas Kinnear trouva la mort, mais sur Grace Marks elle-même et sur tous ces gens qui entourent la jeune femme de leur sollicitude. Le doute initial quant à la culpabilité véritable de Grace Marks n'est jamais entièrement levé, mais la bonne conscience des gens qui faisaient d'elle une exclue, une criminelle, s'effrite tout doucement. L'hypocrisie sociale se retrouve seule au banc des accusés.

Jean-Paul Beaumier

L'ENFANT CHINOIS

Guy Parent

Québec Amérique,
Montréal, 1998,
209 p. ; 19,95 \$

Guy Parent, journaliste. J'avoue mon ignorance, je ne connaissais cet auteur ni d'Ève ni d'Adam. Mais quelle belle découverte ! *L'enfant chinois* est son premier roman, il avait publié en 1992 un recueil de

poésie intitulé *Soudain ton rire en ce siècle*.

Le récit est assumé par un narrateur qui, à l'occasion d'un travail étudiant au service de la ville de Montréal, fait l'inventaire des édifices à l'abandon dans le quartier chinois. On ignore qui il est, mais c'est un jeune Québécois, qui est sensible à l'exotisme du quartier, à ses odeurs, à ses couleurs, à ses gens. S'intéressant à un édifice dont la porte est surmontée de l'inscription « Ch ng », la lettre centrale ayant disparu, arrachée par le temps, il voit la porte s'ouvrir, apparaît un vieil homme qui lui offre le thé et lui raconte l'histoire de Chang...

C'est l'histoire d'un enfant adopté clandestinement à l'âge de trois mois et qui a grandi à Montréal. Dans sa famille et à l'école, au Collège Brébeuf, il a toujours été l'étranger, le *yellow*. Ses parents blancs l'ont élevé avec beaucoup de bonne volonté mais sans grande affection. Il grandit dans la solitude. Devenu adulte, il découvre le quartier chinois où il croit avoir trouvé enfin ses pareils mais les contacts tournent court quand on se rend compte qu'il ne parle aucune langue de Chine.

Il tente de travailler comme aide-cuisinier dans des restaurants chinois mais il n'arrive jamais à communiquer avec le personnel et partout on le met à la porte. Il vit d'expédients, dans la solitude la plus extrême jusqu'au jour où il rencontre Monsieur Li. Monsieur Li tient restaurant et se prend d'affection pour Chang. Celui-ci commence par exercer de menus travaux mais très vite Monsieur Li l'initie aux secrets des dix mille recettes de la cuisine chinoise. La vie de Chang s'en trouve transformée. Il y met tant de passion que le restaurant devient de plus en plus populaire.

Monsieur Li se repose sur Chang pour diriger le restaurant et s'adonne de plus en plus aux jeux de hasard. Il jouera le restaurant et perdra la mise. C'est la fin pour Chang. Monsieur Li disparaît dans la nature et Chang finit par retourner en Chine, on ne sait

trop où. En fait on ignore le dénouement exact du drame mais ça n'a que peu d'importance, car le récit est fascinant, comme il n'y en a pas tant. La vie de Chang est révélée en partie par le vieil homme mais surtout par des missives qu'il a laissées. Le tout est finalement une réflexion poétique sur le sens de la vie, sur la solitude, sur l'impossibilité de communiquer à partir de cultures différentes, et surtout sur la beauté du monde, ici au Québec et très loin, aussi loin que possible, dans le désert de Gobi par exemple et sur la Grande Muraille. Il n'y a ici nul exotisme de pacotille, seulement la poésie et la beauté qui partout sont les mêmes.

Robert Beauregard

AFFÛTS
Guy Cloutier
Le Noroît, Saint-Hippolyte,
1998, 80 p. ; 15 \$

Nul titre n'aurait pu mieux convenir au dernier recueil de Guy Cloutier, et les œuvres d'Andrée Laliberté qui l'accompagnent, variations sur la bicyclette prise dans un environnement champêtre et peut-être, du tricycle au vélo de course, dans la durée d'une vie, offrent à ce texte assez dur un heureux contrepoint d'innocence. Car cette suite poétique propose, parfois comme une canonnade, parfois comme un guet aux allures d'embuscade, une sorte de journal de bord existentiel où une voix chagrine et parfois violente se désole et s'exaspère jusqu'à se nier elle-même : « Il n'y a plus rien en toi qui tienne à toi. »

Déploration d'enfance, longue récrimination contre la mère, puis la femme, le discours énumère les abandons, les impuissances, les désirs dont se sait tissée une vie, lorsqu'elle accepte de se voir dans sa nudité. Car cette voix, tour à tour bougonne et attendrie, aux confins de la confiance, propose une ascèse ; si elle se fait soliloque, adresse à soi, c'est qu'il s'agit de s'inciter à accepter, à trouver la sagesse de poursuivre et, comme on dit, de « faire avec ». Avec le corps,

Robert Laffont

Chambre d'hôtel Minou Petrowski



Minou Petrowski Chambre d'hôtel

Minou Petrowski nous propose de rêver sur le thème de la chambre d'hôtel.

Extraits d'entrevues et lettres d'auditeurs où se mêlent les confidences intimes et les moments de vie volés.



avec l'autre, avec l'amour, le deuil, la vie qui vrille l'âme.

Même ce qui ressemble, à la fin, à une invite à la lecture, anonyme ou personnalisée, garde un ton sombre et menaçant : « il faudra bien que tu la lises / mon histoire / pour savoir de quoi je meurs. / Des fois que ça soit contagieux. »

L'écriture est tendue, pleine d'inventions (« sa main gantée de rides », « il cuvait son âge... »), avec aussi un petit côté sentencieux qui agace un peu au début. Mais ce chant funèbre, parfois à ras du quotidien et marqué d'un réalisme un peu cru, ne manque pas de beauté, dans sa rage nostalgique.

Jean-Pierre Vidal

LE CERCLE DE LA CROIX

Iain Pears

Trad de l'anglais

par Georges-Michel Sarotte

Belfond, Paris, 1998,

616 p. ; 34,95 \$

L'événement en lui-même a peu de relief : un homme est tué et la femme accusée du crime conduite à la potence. Mais l'époque et le décor ajoutent leur poids. On est en 1663, moment carrefour de l'histoire anglaise : les rois entrent et sortent, la religion suit le vouloir royal, la science triomphe, l'Europe intrigue. En France, Louis XIV a 25 ans.

Tel est le matériau dont use Iain Pears. Quatre personnes racontent l'événement, chacune prétendant dire la vérité, chacune infirmant les autres versions. Comme pour compliquer le jeu encore davantage, des personnages interviennent qui n'ont rien de fictif et dont l'auteur doit respecter l'image historique : le philosophe John Locke, le chimiste Robert Boyle, le médecin Richard Lower, le mathématicien John Wallis...

De cela Iain Pears tire un chef-d'œuvre. Bien malin qui

détectera les faiblesses des diverses versions. Plus malin celui qui infirmera la description de l'époque. Les classes sociales sont en place, la logique philosophique parle avec arrogance, la médecine ose du neuf, tandis que résistent la sorcellerie et le préjugé religieux. On remarquera que le prodigieux journal de Samuel Pepys (3 000 pages) raconte les mêmes années et brosse le même portrait. C'est dire la fiabilité du romancier.

Laurent Laplante

REVERS

Marie-Pascale Huglo

L'instant même, Québec,

1998, 145 p. ; 17,95 \$

Marie-Pascale Huglo a d'abord publié un roman pour la jeunesse intitulé *Saut de puce*, chez Gallimard, puis un essai sur l'anecdote, *Métamorphoses de l'insignifiant*, aux éditions Balzac. Dans *Revers*, elle aborde des lieux étranges, inquiétants ou surprenants, utilisant tantôt l'humour noir, tantôt le discours savant. Quel qu'en soit le registre, chacun des textes offre le plaisir du dépaysement. Le style ample et plein d'élégance séduit le lecteur, l'amène à se projeter dans des univers obsessionnels. Il serait trop facile de classer ces nouvelles sous la nébuleuse bannière de la science-fiction et du fantastique ; parlons plutôt de récits fantaisistes, débordant d'imagination.

Certains ne manquent pas d'humour, comme « Faute de mémoire », une histoire de meurtre racontée par le principal témoin, une femme plus ou moins amnésique. « Pénélope » est à mon avis le texte le plus intrigant du livre. Sur une île sans nom, une femme labour une terre aride, prenant plaisir à remuer les entrailles du sol. Malgré l'absence de contenu proprement sexuel, l'écriture est sensuelle, jouis-



Hors cette faiblesse, *Revers* sort de l'ordinaire, ne serait-ce que parce qu'il regorge de situations surprenantes, qu'il est plein d'originalité et de fraîcheur.

Daniel-Louis Beaudoin

ÉLOGE DE L'INCONNU

François Charron

Les Herbes rouges,

Montréal, 1998,

135 p. ; 14,95 \$

François Charron évoque pour moi le poète que décrivait Aristote : à lancer une multitude de flèches il finit toujours par atteindre quelque cible intéressante. La démarche variée de François Charron, avec plus de 30 livres qui offrent souvent peu de points communs, ni toujours de qualités égales, touche cette fois à un indéfinissable extrêmement rafraîchissant, où la jeunesse d'esprit et l'étonnement s'allient à une grande maturité de l'écriture.

Cet *Éloge*, sous forme de chronique versifiée du monde social et de soi-même, se révèle au fil des pages, aisément dévalées, un des lieux où l'ironie, l'égotisme et la tendance à l'abstraction de l'auteur sont le mieux mis en valeur. Très peu musical, son discours tient de la méditation combative, bien que désabusée, qui rappelle dans son flot ininterrompu le genre du *koan zen*, boutade en forme d'énigme dans laquelle la faculté raisonnante se trouve d'un même mouvement passée à tabac et régénérée, rendue de nouveau disponible à une connaissance saine et incarnée. Pour atteindre l'efficacité dans un projet de ce type, qui s'adresse à une communauté bombardée d'informations mais souvent inapte à inclure celles-ci avec souplesse dans le vécu quotidien et la pensée, il faut tout le talent de François Charron.

« [M]ais qui ami de lui-même cessera de poignarder / l'ampleur qui erre au fond de lui », demande le poète en fustigeant la suffisance de qui ne veut affronter l'instabilité venue des rêves et de l'écriture. « [P]our en finir avec les

sive dans sa musicalité, érotique dans la relation qu'elle évoque entre le corps châtié, torturé par l'effort quotidien, et la rougeur palpitante d'un sol mystérieux.

Du reste, ce qui m'a le plus frappé dans ce recueil, c'est la proximité entre la parole et l'organisme qui en est la source, la dimension proprement physiologique du langage utilisé. Cette incarnation du discours atteint son point culminant dans « Corps étranger », récit de la découverte par un ovule des mystères de la fécondation : spirituelle et d'une culture étonnante, la narratrice-ovule entraîne le lecteur dans le dédale de ses questionnements baroques. Il faut être très habile pour réüssir ce genre d'acrobatie narrative et Marie-Pascale Huglo s'y révèle sagace, astucieuse. Ces qualités sont également en évidence dans « Traitement de choc », « La taupe », « La main verte » et « Le clou ». Par contre, j'ai eu du mal à saisir les tenants et aboutissants du tout premier texte, « Antioche ».

maux accumulés / nous ne pouvons rien d'autre / qu'une colère sacrée au parfum de satin / nous incitant à dire *j'aime.* »

Sans trop succomber aux clichés usuels du poète maudit, François Charron sait ici se mettre à l'écart avec grâce, n'hésitant pas à jouer de la naïveté, de la vulgarité, de l'intellectualisme, etc., tous outils d'une promenade risquée hors des sentes du connu.

Thierry Bissonnette

UNE FEMME ENTRE DEUX CIELS

Niu Niu

Trad. du chinois par Gao Gua
Robert Laffont, Paris, 1998,
221 p. ; 37,95 \$

You'er (le nom veut dire « parfait » ou encore « victime ») est une jeune Chinoise qui a quitté son pays natal pour s'installer en France. Elle rêve de pouvoir vivre de sa peinture. Mais elle se fait prendre dans les filets de la mafia chinoise, passe, sans le savoir, de l'argent blanchi et se retrouve en prison à Paris. Là, elle rencontre une compatriote et une Française ; les conversations reflètent, bien entendu, le regard que posent ces Orientales sur l'Occident et sur la patrie-mère. La Chine est vue comme source de vie, de sagesse aussi, avec les défauts-clichés de ses habitants : cupidité, avarice, médisance, par opposition à constance, valeurs rattachées à la vie de famille, référents culturels profondément ancrés. Par contre, les Français se révèlent superficiels, machos, vaniteux, infidèles, indignes d'un pays aussi riche, où il fait bon vivre.

Dans ce texte, qui se situe entre l'écriture migrante (qui se réfère au pays perdu) et l'écriture métisse (qui s'approprie l'ici et le maintenant), l'auteur ne fait pas l'effort de procéder à une lecture des cultures qui dépasserait le premier niveau : tout est vu en noir et blanc, et les jugements péremptifs sur les deux cultures risquent d'ancrer davantage les préjugés que le lecteur pourrait avoir pour

l'un ou pour l'autre contexte culturel. L'intrigue – le terme ne convient pas tout à fait à cette suite de situations embrouillées, où le lecteur est forcé d'effectuer de trop fréquents retours en arrière – sert de prétexte à une foule de considérations, les unes plus stéréotypées que les autres, souvent au ton moralisateur, et lassantes après le premier tiers du livre.

D'autres auteurs d'origine chinoise ont mieux réussi dans le genre. Les romans de Ying Chen, par exemple, particulièrement *Les lettres chinoises* où celle-ci procède à une comparaison approfondie entre Montréal et Shanghai, ou encore *L'ingratitude* (1995), qui creuse à fond la question de l'identitaire culturel, dans un style sobre et une langue ciselée. Le texte de Niu Niu, terriblement bavard, qui se lit comme un long et ennuyeux commentaire de proverbes chinois, ne procure aucun des parfums exotiques authenti-

ques, aucune nouvelle musique à laquelle nous convie habituellement la littérature allophone.

Hans-Jürgen Greif

DÉRAPAGES
Alain Borgognon
VLB, Montréal, 1998,
175 p. ; 19,95 \$

La mince intrigue du premier roman d'Alain Borgognon a pour centre l'enterrement de la jeune Charlotte morte du cancer à huit ans. Deux quinquagénaires montréalais viennent assister aux funérailles, à Valleyfield, malgré la tempête de neige qui sévit ce jour-là : Christian est journaliste et globe-trotter, il a connu la fillette il y a un peu moins d'un an dans le cadre d'un « reportage télévisé d'une heure sur la douleur ». Joseph Dumontier est l'oncologue qui l'a soignée. Chacun a décidé de braver le mauvais temps et d'assister à la cérémonie funèbre. Par la

suite, ils se retrouvent dans un restaurant et, pendant près de la moitié du roman, ils échangent des propos intimes, deviennent amis : grâce à Charlotte, ils ont « compris et découvert des choses » essentielles.

Plus d'un sera sans doute tenté de voir se profiler derrière le personnage de Christian la figure de l'auteur, présenté en quatrième de couverture comme « journaliste », « grand voyageur » et « reporter scientifique pour la télévision » ; Alain Borgognon, qui « vit à Montréal », a par surcroît publié un essai sur *Le cancer, entre la douleur et l'espoir*. Il importe peu, *Dérapages* est un roman qui mise beaucoup sur le dévoilement des rapports humains : ici, entre le médecin et sa jeune malade, entre le journaliste et le sujet de reportage, entre les deux hommes et la mère de la fillette qu'ils trouvent attirante, et surtout entre Christian et Joseph, « deux gars coincés », « prisonniers » de leur réussite professionnelle respective et qui essaient de s'en sortir. Le sujet n'est pas neuf (en est-il un qui le soit ?...) et l'écriture, d'une élégance correcte, ne vient pas donner d'éclat particulier à ce roman à la fois court et lent, dont la structure narrative utilise de fréquents retours en arrière. Résistons à la tentation d'ériger le titre de l'œuvre en jugement de valeur...

Jean-Guy Hudon

LE FLAMBANT NU
Claude Péloquin
Leméac, Montréal / Actes
Sud, Arles, 1998,
126 p. ; 18,95 \$

La qualité du traitement graphique et l'impression dense et percutante que laissent le titre et le texte en quatrième de couverture annonçaient du Péloquin « concentré », d'autant qu'il s'agit d'une courte plaquette de proses détachées. Pourtant, ce n'est pas tout à fait le cas. Le célèbre provocateur délivre ici ses *Histoires vraies* avec inconstance et un souci peu développé de tisser

LE LOUP DE GOUTTIÈRE



Anne
Peyrouse

DANS
LE VERTIGE
DES CORPS

Œuvres Anne-Marie Robert



Laurier
Veilleux

PRÉCIPITÉ DE
LA MÉMOIRE

Œuvres Francine Vernac

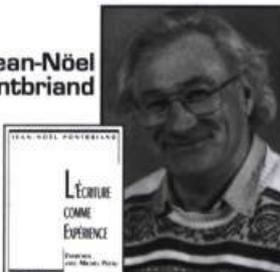


Michel
Pleau

REGARDS
SUR LE POÈME

Œuvres Lyne Richard

Jean-Noël
Pontbriand



L'ÉCRITURE
COMME
EXPÉRIENCE

L'ÉCRITURE
COMME EXPÉRIENCE

Entretiens avec Michel Pleau

347, rue Saint-Paul, Québec, G1K 3X0
Tél. : (418) 694-2224 Téléc. : (418) 694-2225



les anecdotes selon un plan d'ensemble fort. Il contribue surtout ici à perpétuer son propre mythe, en se faisant, comme on l'a dit de Claude Gauvreau, un impénitent « mythocrate » qui s'exerce à isoler certains faits publiquement connus sur lui-même pour bâtir sa légende future dès maintenant. Certes l'auteur est véritablement à nu dans ces pages. Mais flambant, bof. Le *Nu tout nu* offert par Raoul Duguay en début d'année l'était davantage malgré le mythe Raoul. Je ne dis pas que je n'ai eu aucun plaisir à parcourir cette autobiographie fragmentée, à réentendre en série les excentricités et les extraits de soulographie d'un poète parmi les mieux placés pour inciter à la désobéissance et à la liberté : l'anarchie, l'éloge de la bisexualité (féminine) et de la polygamie (masculine), le refus de la mort et d'une vie sans passion sont ici soutenus par l'exemple, incarnés. Mais la recherche expressive laisse à désirer. À cent lieues d'entreprises comme *L'âge d'homme* de Michel Leiris, ces pages sentent encore le premier jet, plusieurs tournures de phrases tournant les coins ronds jusqu'à l'incongruité. Sans réel talent de conteur, Claude Péloquin associe de convaincantes crudités verbales avec des formulations non abouties, par exemple : « Il ne doit jamais ne se trouver plus rien à escalader, autrement la fourmi éclate. » Pourtant certains passages relèvent du style inaliénable et unique de ce prétendu aliéné, mais bon Dieu qu'on espérerait du pur jus devant une dilution qui rappelle certaines de ses poésies, ou encore certains de ses disques où seuls quelques pièces valent le détour. En souhaitant que le recueil de poèmes à paraître sache mieux établir la coïncidence entre le personnage et sa parole.

Thierry Bissonnette

UN ÉTÉ À KEY WEST

Alison Lurie
Trad. de l'anglais
par Céline Schwaller-Balay
Rivages, Paris, 1998,
277 p. ; 29,95 \$

Les lecteurs d'Alison Lurie reconnaîtront ici son humour, mais regretteront sans doute qu'elle n'ait pas donné davantage cours à l'ironie qui eût mieux servi un projet narratif au demeurant à l'enseigne de la minceur. *Un été à Key West* met en scène une femme, Jenny Walker, qui a consacré sa vie à son mari, éminent naturaliste obnubilé par l'image qu'il laissera de lui et de son œuvre. Plus âgé que sa femme, Wilkie Walker vit dans l'angoisse de qui se croit atteint d'un cancer et s'efforce d'en cacher la réalité à sa compagne, sous prétexte, bien sûr, de ne pas l'effrayer. Celle-ci, croyant son mari dépressif, réussit à le convaincre qu'un séjour à Key West lui ferait le plus grand bien. Voilà pour le prétexte utilisé par l'auteure pour peindre la colonie estivante de Key West, microcosme de la société américaine. S'y côtoient, outre les Walker, un jeune homosexuel, inévitablement atteint du sida, une ex-thérapeute qui tient maintenant une pension exclusivement réservée aux femmes, et maints personnages secondaires qui n'ont d'autre fonction que de donner du relief à un récit dont les seuls rebondissements reposent sur les multiples autant que vaines tentatives du professeur Walker de se soustraire à ce qu'il qualifierait sans doute lui-même d'implacable loi de la nature. Le roman comporte maintes longueurs, notamment la longue et tortueuse initiation de Jenny Walker à l'homosexualité qui s'éloigne du portrait de société pour prendre davantage l'allure de thèse à défendre, ce que l'humour de la romancière ne parvient pas toujours à masquer.

Jean-Paul Beaumier

Robert Laffont

MAX GALLO DE GAULLE

◆ L'appel du destin



ROBERT LAFFONT

Max Gallo De Gaulle

« Pourquoi De Gaulle après Napoléon ?

Parce que j'aime les héros qui bâtissent leur destin, seuls, parfois contre tous, et deviennent les figures de proue d'une nation. »

En quatre tomes

◆ L'appel du destin

◆◆ La solitude du combattant

◆◆◆ Le premier des Français

◆◆◆◆ La statue du commandeur

UN SOURIRE BLINDÉ

Sergio Kokis
XYZ, Montréal, 1998,
259 p. ; 22,95 \$

Qu'un enfant soumis à des traumatismes infligés par la société refuse de grandir est un fait dont plusieurs auteurs ont saisi prétexte pour peindre de vastes fresques historiques (Günter Grass, *Le tambour* ; John Irving, *Une prière pour Owen*, etc.). Là, les enfants gardent une voix stridente capable d'exprimer leur désarroi, leur colère aussi, devant un monde dont les lois leur échappent ou dont ils ne perçoivent que l'absurdité. Mettre en scène un garçonnet qui se réfugie dans un mutisme obstiné, et qui décide de communiquer désormais uniquement par un langage non verbal (gestes, mimiques), s'interdisant même les larmes, peut tenir de l'exploit, puisque la voix narrative est forcée de se situer en dehors du récit. L'enfant-héros d'*Un sourire blindé* du prolifique Sergio Kokis – c'est son sixième roman en cinq ans – ne s'appelle pas Conrado *Calvario* sans raison : le lecteur suit en effet le calvaire de ce jeune « allophone », né de parents originaires de Saint-Domingue, que la promesse d'un avenir meilleur a attirés à Montréal.

Dès sa plus tendre enfance (nous faisons la connaissance de Conrado quand il a trois ans ; le récit se termine avec son entrée à l'école), le garçonnet se réfugie dans un monde imaginaire, celui des *cartoons* de la télévision, qui lui permet de s'évader quand les adultes méchants, égoïstes, rancuniers exercent leur violence sur lui. Il rêve de s'envoler, de se transformer en corbeau, cet oiseau associé au malheur, et de laisser derrière les horreurs d'un monde qui n'inflige que cruautés à ceux que l'on inclut, euphémisme pénible, dans « l'enfance mal

adaptée ». Séparé de sa mère, qui est toxicomane, Conrado est placé dans différentes familles d'accueil, toutes aussi terrifiantes les unes que les autres ; témoin muet désormais de la violence faite aux enfants, il encaisse humiliations, déceptions, abus sexuels, toute la gamme d'horreurs dont peut être victime un enfant coupé de ses racines et qui n'aura pour refuge que son « sourire blindé », ici, une armature en acier protégeant ses dents de lait. En tuant un « père » abusif, il se retrouve en milieu carcéral, mais il sera sauvé par un couple dont le comportement se situe aux antipodes de ceux qu'il a connus jusque-là.

Les meilleurs passages du texte forment la première partie : le narrateur présente des enfants désœuvrés, comme il l'avait fait dans ses deux premiers romans. Le contact de Conrado avec des adultes, eux-mêmes victimes de la société, y est convaincant et s'inscrit, à la manière d'un « cas » clinique traité en psychologie, dans la logique du sujet. Plus problématiques sont les chapitres d'une ironie souvent forcée, et d'un sarcasme facile où le narrateur règle ses comptes avec la psychiatrie. Le comportement de psychiatres est présenté dans les derniers chapitres en regard de la normalité figurée par un camionneur et sa femme vivant dans un petit village près de la frontière américaine. Le résultat en est un texte douceâtre, la solution aux problèmes de l'enfant traumatisé se réduisant à une profusion d'Amour, seul sentiment capable de lui redonner la parole. Cette simplification, cette rectitude aux accents pédagogiques gâchent le plaisir et déjouent les attentes du lecteur à qui l'auteur avait annoncé un récit ancré dans une société aux racines multiples.

Hans-Jürgen Greif



LA MALADIE DE SACHS

Martin Winckler
P.O.L., Paris, 1998,
474 p. ; 29,95 \$

Martin Winckler réussit ici un tour de force. Bien documentée sur l'exercice de la médecine, sa description de l'univers fictif du docteur Sachs semble authentique et bien des lecteurs pourront s'identifier à l'un ou l'autre des patients qui lui rendent visite, car la narration est faite au *je*. Les allées et venues dans le cabinet de consultation, les visites aux malades rythment les chapitres. Le « tu », qu'emploient les personnages-clients ou ceux qui travaillent aux côtés du docteur Sachs, s'adresse mentalement à lui, offrant une interprétation personnelle de tous ses faits et gestes. Le ton, loin d'être familial, désigne le médecin comme un ami ou un confident. Autant de points de vue et de discours sont ainsi présentés par ces monologues qui permettent de connaître les pensées de chacun ; les longues

phrases coupées de parenthèses accentuent l'impression de réflexion instantanée. Les misères sociales et leur cortège de jérémiades se déversent dans le cabinet du docteur Sachs qui patiemment écoute et soigne. Le mal, qui guette tout être humain, atteint le généreux médecin. Son humeur change, car la souffrance l'accompagne. Quelle est la « maladie de Sachs » ? Le lecteur aura tout le loisir de le découvrir en feuilletant – entre deux rendez-vous – cet épais volume. Le style de Martin Winckler mérite qu'on parte à la recherche de ses romans précédents.

Christine Fouchault

CELLE QUI LISAIT

Manon Vallée
Triptyque, Montréal, 1998,
153 p. ; 18 \$

Manon Vallée œuvre dans l'univers du théâtre, et ce livre l'atteste : les douze nouvelles qui le composent, sauf une, recèlent un micro-drame. S'y greffent un décor et une atmosphère denses, composites, dénotant la sensibilité du narrateur aux détails significatifs, couleurs, odeurs, sensations et autres imprégnations de l'espace physique.

Le récit liminaire « Ananas » décrit l'amitié singulière qui se développe entre Fleurette, une vieille vedette oubliée du public, et Maudite, la jeune adolescente punk à qui l'ancienne star raconte l'histoire de sa vie. La nouvelle éponyme, « Celle qui lisait », riche d'intériorité, introduit le personnage de Marie-Clarisse ; son amour des livres sert de compensation à l'absence du père, marin jalousement possédé par la mer mauvaise. C'est la mer qui a aussi privé Maria de son compagnon dans « Le corps mort » : le rocher des Îles-de-la-Madeleine ainsi nommé est la représentation matérielle et symbolique d'un deuil difficile à faire que le sauvetage du fils viendra exorciser. La mort fascine manifestement Manon Vallée, qui fait dialoguer « Dans le journal » une vivante et une morte, sur

arrière-plan d'enquête policière. Même métaphore filée avec « La dernière nuit dans Charlevoix », où la nature débordante participe à l'exacerbation des derniers plaisirs d'un couple qui se défait, à cette mort de soi en l'autre, mise en abyme par l'*Orfeo* de Monteverdi.

Les douze nouvelles de ce recueil, malgré leur facture inégale, sont donc autant de coups de théâtre du quotidien. Les personnages doivent « dompter leurs serpents ». Manon Vallée jette un regard troublant et, par moments, humoristique sur le destin des désirs humains, que la vie contrarie souvent.

Patrick Bergeron

LA DEMOISELLE DU VESTIAIRE

Elena Soprano

Trad. de l'italien

par Soula Aghion

L'Archipel, Paris, 1998,

142 p. ; 22,95 \$

Elena est préposée au vestiaire au théâtre de la Scala à Milan. Rédactrice à la pige pour un magazine, elle avoue que ses articles sont largement plagés. Elena est aussi le pseudonyme de l'auteure du roman *La demoiselle du vestiaire*. On devinera donc qu'il s'agit ici d'une œuvre construite en trompe-l'œil, qu'on ne saura plus très bien, par moments, si l'on est en présence de l'auteure ou de la protagoniste. À ce chapitre, la postface laisse particulièrement perplexe. Quoi qu'il en soit, le propos principal est sans doute la désespérance qui affecte une génération de jeunes pour lesquels la vie se résume, entre quelques distractions d'adolescents, à un petit boulot et aux fonctions organiques primaires. Sur fond de préoccupations scatologiques et érotiques, on découvre donc au fil du roman une jeune femme

qui, entre les tasses de café, les somnifères et les neuroleptiques, vit sa vie au jour le jour, sans rêves ni réels projets d'avenir. Le désespoir n'est pas total cependant puisque l'auteure-protagoniste voit encore poindre une petite lueur au bout du tunnel : « Chacun de vos pas est une empreinte qui va fondre. Et vous vous retrouvez au milieu du sentier tel un champignon surgi du néant. Sans passé. Rien qu'un sentier devant vous. Vous pouvez aussi bien le prendre en sens inverse. Tôt ou tard vous finirez par trouver sur votre route un refuge, au pire des cas un bivouac. » Dans ce premier roman, Elena Soprano entraîne ses lecteurs dans les coulisses de la Scala où ils auront l'occasion de rencontrer quelques célébrités, mais elle leur fait surtout découvrir une auteure de talent qui n'a certainement pas fini de faire parler d'elle...

Gaëtan Bélanger

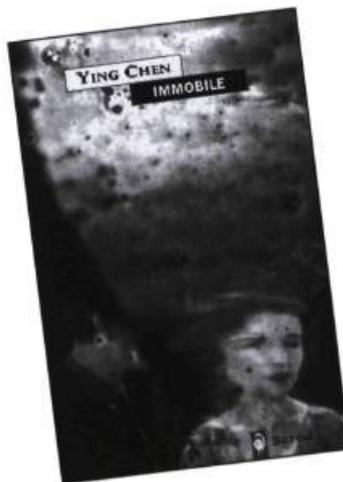
IMMOBILE

Ying Chen

Boréal, Montréal, 1998,

156 p. ; 18,50 \$

Dans *L'ingratitude* (1995), une femme nous livrait ses souvenirs, suivant le fil d'une vie marquée par la culpabilité envers sa mère. Dans *Immuable*, le cadre dans lequel l'auteure situe « l'action » – terme qui doit être utilisé avec prudence – paraît plus forcé encore : une jeune femme, orientale sans doute, raconte à la première personne comment elle tente d'expier une terrible faute commise dans une vie antérieure. Quelques siècles auparavant, elle est la troisième épouse d'un prince tombé en disgrâce qui lui a offert S..., un serviteur énigmatique dont le père a coupé une oreille afin de pouvoir le placer à la cour du prince. La protagoniste, ancienne chan-



teuse d'opéra, s'éprend de S... Devant son refus de s'enfuir avec elle, la femme lui tend un piège mortel ; il périra sur l'échafaud. Mais son souvenir la hantera dans ses existences ultérieures. Même dans les bras de son mari actuel, et malgré sa compassion, elle est incapable de trouver la paix intérieure. À la fin, alors qu'elle revisite les lieux désormais en ruines de son crime, celui-ci l'abandonne. Elle se fige dans l'attente d'une nouvelle mort, immobile et pétrifiée devant l'angoisse d'une autre vie, rédemptrice peut-être.

La structure binaire du texte, oscillant entre existences passées et vie présente, radicalement simplifiée, donne libre cours à l'observation minutieuse de l'âme, celle de la femme d'abord, des deux protagonistes masculins ensuite. Ces mouvements reprennent des thèmes chers à Ying Chen, et que nous connaissons bien, de ses textes antérieurs : l'attirance qu'exerce l'eau sur certains protagonistes ; l'instabilité et la faiblesse de l'être humain, sa chute et sa condamnation ; le sentiment d'exil et la prescience d'une mort (souvent) atroce. Le roman que voici ne fait pas exception, réunissant ces thèmes, et accentuant celui qui dominait *L'ingratitude* : la difficulté, voire l'impossibilité, d'être mère. Sans être carrément un *remake* des romans précédents, ce texte, par les rouages qui le meuvent, peut déranger. Se crée une mélodie lénifiante (pourtant séduisante dans les œuvres antérieures) où l'horreur du souvenir, l'insistance

de la mort ne réussissent presque plus à dégager le lecteur de la torpeur dans laquelle l'enveloppent ces phrases courtes, bien taillées, polies, n'offrant que peu de prise sur une pensée qui risque de se noyer dans une mécanique trop huilée et prévisible. Le roman tend à devenir un exercice de style plus qu'une démonstration de la misère et de l'angoisse dans lesquelles est plongée la protagoniste ; des tournures proches du cliché apparaissent au fil de la lecture de manière trop insistante, comme autant de « proverbes chinois » empreints de « sagesse orientale ». Le texte est en outre affaibli par les relets du Nouvel Âge, caractérisés par une mécanique sans faille, une théâtralité habitée par des êtres réduits à l'état de numéros, une scène où les mouvements des acteurs sont définis à l'avance : au lieu d'écrire un roman émouvant, Ying Chen remue, de main experte il est vrai, ses hantises antérieures.

Hans-Jürgen Greif

LA FACE CACHÉE DE LA TERRE

Renée Amiot

De la paix, Saint-Alphonse-de-Granby, 1998,

162 p. ; 8,95 \$

Un petit roman de science-fiction qui s'inscrit dans une collection pour ados-adultes, c'est intéressant ! Surtout quand on n'est pas familier avec le genre. L'intérêt de la dimension ados-adultes, c'est qu'on ne tombe pas dans la complexité d'inventions fictives si poussées que les images manquent pour se les figurer.

Le récit nous reporte aux années 60, sur notre propre terre, avec l'histoire qu'on lui connaît, sans invention aucune. À cette époque, les missions américaines et russes luttaient à qui atteindrait la lune la première. À cela se joignait la course aux armements nucléaires. En 1973, les missions américaines Apollo étaient abandonnées. Jusque-là, tout est réel. Passons à la fiction maintenant.

Les Russes, profitant de la désertion des Américains,

installent sur la face cachée de la lune une station secrète. Enfouie dans le sol lunaire à l'abri de tous risques, elle contient les secrets scientifiques les plus avancés de la civilisation, en prévision d'une éventuelle destruction de notre monde au cours d'un conflit nucléaire majeur.

Cinq ans plus tard, les Russes envoient une équipe de scientifiques, trois hommes et trois femmes, habiter la station, car le conflit nucléaire est imminent. Ils ont pour mission de préserver les secrets du monde et de procréer pour que la race humaine ne s'éteigne pas.

Dix-huit ans s'écoulent. Les trois adolescents nés sur la lune sont alors chargés, formés depuis l'enfance à le faire, de retourner sur terre pour savoir ce qui reste de notre monde et tenter d'y survivre ; la station lunaire doit être abandonnée, car sous peu l'oxygène ne pourra plus y être fabriqué. Quant aux adultes, ils sont condamnés : la navette n'est pas prévue pour ramener la colonie entière.

Ainsi, les trois jeunes habitants de la lune, qui ont toujours vécu en milieu clos, dans un monde de poussières entouré de grisaille, atterriront sur la terre natale de leurs parents, avec une connaissance livresque de l'air, de la mer, du ciel, des animaux, du brouillard, du vent, de la pluie, de tout ce qui nous est si familier.

Ce qui est bien dans le récit de cette aventure fictive, c'est qu'il nous fait redécouvrir la beauté du monde à travers le regard tout neuf de trois adolescents. Un beau moment !

Réjeanne Larouche

LE DÉVOILEMENT

Hélène Péras

Le Noroît, Montréal /
Arfuyen, Paris, 1998,
63 p. ; 15 \$

LA LUMIÈRE DU VERGER

Jean-Marc Fréchette
Le Noroît, Montréal /
Arfuyen, Paris, 1998,
81 p. ; 15 \$

L'activité de coédition Noroît / Arfuyen donne lieu à des

publications où la spiritualité s'associe au poétique. Cela va de quêtes laïques comme celle de Brault jusqu'à des poésies proprement religieuses, empruntant ou non une imagerie chrétienne.

Le dévoilement de la Française Hélène Péras s'inscrit à la croisée de ces tendances. L'auteur, philosophe qui s'inspire de C. G. Jung et de divers maîtres spirituels, nous propose de l'accompagner dans une promenade au bras de sa conscience monologuant. Dans ce recueil, le troisième en vingt ans de la septuagénaire, on trouve rassemblés, suivant une disposition un peu confuse et sans table des matières, des textes écrits au long de dix années et de multiples voyages, dans lesquels une densité et une pureté enviables se développent. Tantôt c'est une résonance psychanalytique qui prend le dessus (« La lumière et la peur »), tantôt la dialectique de l'ombre et de la clarté fait place à des scènes de jardins automnaux où l'on sent une parole qui nous veut du bien et, souvent, nous en fait. En contrepoint de cette écriture gorgée de perceptions, on peut distinguer l'attente d'une divinité innommée, le dévoilement n'étant que préparé, aménagé par le poème. Condensant tout ceci, le poème intitulé « La veille » : « Les pouvoirs humblement rassemblés / Dans la solitude accrue / s'interrogent ».

Publié simultanément, le dernier livre du Québécois Jean-Marc Fréchette touche le même sentiment de sacré, mais en demeurant beaucoup plus attaché aux symboles et aux figures reliés au christianisme. L'ouvrage, un paysage d'Assise en couverture et les dernières paroles de sainte Claire en épigraphe, se présente comme une accumulation de textes touchant des référents connus : François d'Assise, la Sainte Famille, et autres scènes ou personnages bibliques. Extrêmement proche de la prière, il traduit toutefois une démarche expressive réellement poétique qui réussit à transcender les clichés. Il sera peut-être difficile de faire une lecture profane de

De belles, **Étrennes!**

31, Route Nationale Est, Trois-Pistoles (Québec) G0L 4K0 TEL. ET TÉLÉC. : (418) 851-8888

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

DANIEL JACOBY
LE PROTECTEUR
DU CITOYEN

ESSAIS

VICTOR-LÉVY BEAULIEU
LES CONTES
QUÉBÉCOIS
DU GRAND-PÈRE FORGERON
À SON PETIT-FILS BOUSCOTTE

CONTES

UNIBROU

ceci, mais les passages où l'innocence franciscaine l'emporte sur une extase plus tonitruante sauront vous faire partager une certaine forme de sagesse. Reste que le brin d'audace supplémentaire qu'on aimerait trouver au Noroît ne souffle pas de ces régions.

Thierry Bissonnette

L'EMPREINTE DE L'ANGE

Nancy Huston

Actes Sud, Arles / Leméac,
Montréal, 1998,
328 p. ; 29,95 \$

Chacun porte en soi une souffrance avec laquelle il doit apprendre à composer, à vivre. Certaines se partagent, d'autres pas. Le plus souvent, les mots ne peuvent l'exprimer. C'est en quelque sorte à ces silences que *L'empreinte de l'ange*, le dernier roman de Nancy Huston, s'intéresse. Non pas tant pour y trouver une réponse, que pour tenter de comprendre, de lever le voile sur la souffrance qui préside le plus souvent au destin des hommes et des femmes, motivant, conditionnant leurs actions. Le ressort dramatique de ce superbe roman, maîtrisé ici avec une retenue qui tient le lecteur en haleine du début à la fin, repose sur une quête de l'innocence à jamais perdue dès la naissance.

Au moment où le roman s'amorce, nous sommes à Paris, en 1957. En apparence, la France s'est remise des traumatismes laissés par la guerre. Alors que les plus jeunes respirent à pleins poumons le vent de libération qui fait à nouveau croire au progrès de l'humanité, à la fin de toutes hostilités, les plus vieux s'efforcent d'oublier. On s'intéresse davantage à Brigitte Bardot qu'à l'éventualité d'un conflit avec l'Algérie. Entre en scène une jeune Allemande, ombre parmi les vivants, qui répond à une petite annonce : « ch. b. à tt f. pour petit ménage, logée, sach.

cuisiner » que vient de faire paraître Raphaël Lepage, un bon petit Français que la vie a non seulement épargné jusque-là, mais protégé, choyé, gâté. Et, malgré l'absence de rencontre, d'échange, de désir partagé, le choc se produit.

L'empreinte de l'ange est un roman sur la souffrance, sur l'incompréhension et la solitude qui en résulte. Il met en lumière ce qu'il y a d'utopique dans le projet de bâtir une société en taisant la souffrance des gens qui la composent. Tôt ou tard elle refera surface, risquant une fois de plus de tout emporter sur son passage. Un roman qui dérange. Intelligemment. Superbement.

Jean-Paul Beaumier

LE CHANT DE GILGAMESH

Traduit et adapté
par Jean Marcel

Lanctôt éditeur, Montréal,
1998, 70 p. ; 8,95 \$

Médiéviste spécialisé entre autres dans les œuvres ayant trait à la mort, Jean Marcel a non seulement traduit mais réinterprété et actualisé des textes phares de la littérature mondiale. Après *La chanson de Roland*, c'est maintenant *Le chant de Gilgamesh* que les directeurs de la « Petite Collection Lanctôt » offrent au grand public, dans une réédition de format scolaire mais tout de même jolie. Ce court texte constitue le premier récit fictif répertorié, d'où son caractère originaire. Dans son contenu même, la préoccupation des humains pour la mort, *Le chant* fait figure d'archétype, ceci malgré l'attitude plutôt tragique des Sumériens devant cette réalité. Dans la perspective que nous renvoie ce texte, la vie entière est dédiée à son contraire, la sexualité creusant le tombeau, tandis que les défunts se lamentent éternellement sous la croûte terrestre sans espoir de retour. Ne

donnant pas de solution, ce morceau épique exerce un pouvoir de fascination d'autant plus grand, laissant aux cinq mille ans qui suivront le loisir de broder sur la question première : « [...] premier d'entre tous, dit Jean Marcel dans sa présentation, il interroge déjà ce que les textes de toutes les littératures à venir ne cesseront d'interroger : la vie, l'amour, la mort... » Une œuvre à déchiffrer comme on le fait pour les restes humains d'une autre ère.

Thierry Bissonnette

L'EXIL

LE ROMAN DE JULIE
PAPINEAU, TOME 2

Micheline Lachance
Québec Amérique,
Montréal, 1998,
642 p. ; 24,95 \$

La reconstitution de l'époque trouble de la rébellion bascanadienne de 1837-1838 se poursuit de belle façon dans le second tome du *Roman de Julie Papineau*. Les années d'exil aux États-Unis et en France, puis le retour au pays, et en politique du chef des Patriotes occupent ici une tranche de vie qui va de 1838 à 1854. Un dernier chapitre, où le temps est nettement plus accéléré, couvre le demi-siècle suivant (1862-1903).

C'est toujours avec le même souci d'exactitude que Micheline Lachance rend crédible et vraisemblable dans ce second tome l'histoire de Julie Bruneau, de son mari Louis-Joseph Papineau et de sa famille. Sont d'abord présents, bien sûr, les grands noms de l'époque : les Lord Durham et Lord Elgin, les frères Nelson, Louis Hippolyte Lafontaine, George Étienne Cartier, Ludger Duvernay et Louis-Antoine Dessaulles, parmi d'autres au Canada, de même que le président Van Buren, aux États-Unis, et les Vigny, Lamartine ou Lamennais, en France. Sont aussi rendus les faits historiques connus, telles la tentative ratée d'une seconde rébellion, la destitution de Lord Durham, la pendaison des Patriotes, les émeutes du

Champ-de-Mars de 1849... À travers ces personnages et ces événements, l'auteure, fortement documentée, fait revivre les mœurs familiales, sociales et politiques d'une époque révolue, la médecine du temps, les tendances ornementales et architecturales, les habitudes vestimentaires, culinaires, locomotives... Et, surtout, elle fait se mouvoir des êtres humains en pénétrant leurs pensées et en recréant les nombreux détails de leur vie quotidienne. Les hésitations et les révoltes intérieures, les séparations et les retrouvailles amoureuses, comme les rivalités de toutes sortes s'entrecroisent avec le même naturel.

Ce que manifeste sa plume pour ainsi dire attentive, et l'ordre du récit (malgré un léger cafouillage dans le temps romanesque, à une ou deux occasions), c'est que Micheline Lachance a choisi la régularité et le rendement sûr d'une trame traditionnelle éprouvée, de préférence à une quelconque recherche scripturale inédite ou à quelque innovation narrative risquée.

Voilà sans doute les principales raisons qui expliquent le succès de librairie que connaît, après le premier, le second tome du *Roman de Julie Papineau*. Il y a fort à parier que l'idée d'en faire un film ou un feuilleton télévisé a depuis longtemps germé dans l'esprit de plus d'un producteur.

Jean-Guy Hudon

FAUT PLACER LE PÈRE

Annette Saint-Pierre
Des Plaines, Saint-Boniface,
1998, 345 p. ; 12,95 \$

Entre l'existence citadine au Québec et la vie d'agriculteur dans les vastes plaines manitobaines ; entre l'anglais et le français ; entre la liberté et les contraintes d'un foyer de personnes âgées ; entre l'amour qui vous grandit et celui qui vous écrase ; entre l'aventure d'un soir et l'histoire de toute une vie, cette succession d'alternatives, fil conducteur du roman d'Annette Saint-Pierre, illustre la nécessité pour cha-

cun de faire des choix et la difficulté de s'y tenir.

Louis Vanasse a 80 ans ; agriculteur et amoureux des grands espaces, il refuse d'aller se terrer dans un foyer pour y achever son existence. Tout jeune, il a quitté le Québec avec sa nouvelle épouse pour aller travailler sur la ferme de son oncle, au Manitoba, avec la promesse d'en hériter. Il a eu huit enfants, les a nourris comme il a pu, endurant les reproches de sa femme, qui a fini par retourner au Québec, avec les enfants qui voulaient la suivre – sept sur huit – et n'a jamais voulu revenir, même quand son mari a hérité de son oncle. Vanasse est donc resté seul avec sa cadette, privé des plaisirs d'être père et ensuite grand-père, quand ses enfants se sont mariés et ont fondé des familles.

Il a envoyé de l'argent quand on lui en a demandé, mais c'est le seul contact qu'il a eu avec les siens après leur départ. Une triste existence, mais une existence honnête, droite, labo-

rieuse et fructueuse. La ferme est devenue un domaine dont il touche les bénéfices. Par contre, ses forces l'abandonnent. Sa fille et ses amis ne voient qu'une solution : le foyer. Mais pour Vanasse, le foyer, c'est la mort.

Heureusement, une lumière viendra éclairer la fin de ses jours : un petit-fils inconnu.

Réjeanne Larouche

LA PROIE DE L'ESPRIT

John Sandford

Trad. de l'américain

par Marie-Caroline Aubert

Belfond, Paris, 1998,

344 p. ; 27,95 \$

Préparez votre casse-croûte, assurez-vous de ne pas être dérangé : l'histoire de Andi et de ses deux filles, Geneviève, 9 ans et Grace, 12 ans vous tiendra en haleine du début à la fin. Andi Manette est psychiatre ; issue d'un milieu riche, divorcée de George Dunn, elle partage un bureau avec son associée, Nancy Wolfe, au Minnesota.

À la sortie de l'école, elle et ses filles sont kidnappées, en plein jour. L'affaire est confiée au directeur adjoint de la police, Lucas Davenport. Celui-ci s'est enrichi grâce à la mise au point de jeux de rôle dont les kidnappeurs sont très friands.

Prisonnière, Andi Manette se demande ce que le kidnappeur veut, jusqu'à ce qu'il s'identifie. John Mail, elle se souvient de ce psychopathe-sociopathe de 12 ans qu'elle avait traité lors d'un stage, juste après sa graduation. Assez vite, le ravisseur fera part de son intention de libérer la plus jeune : en la conduisant à un centre commercial. Sachant à qui elle a affaire, Andi doute qu'il le fasse et demeure inquiète de ce qui les attend et de ce qui est arrivé à Geneviève.

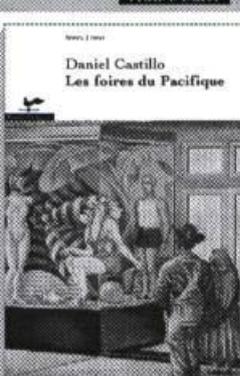
Pendant ce temps, Mail, tout heureux d'avoir un joueur de haut calibre contre lui, commence à s'amuser de Davenport en lui communiquant des indices à la manière

des jeux de rôle. On comprend vite que rien n'arrête l'esprit malade de Mail. De pièges en pièges, la police se rend compte que Mail a un indicateur, dans la police ou dans la famille. À qui profite le crime ? C'est ce qu'elle tente d'éclaircir pour arriver à retrouver les victimes. Gloria, une ancienne connaissance de Mail, a deviné qu'il s'agissait de lui, mais elle ne fait rien pour aider l'enquête.

Désirant passer en revue les dossiers des patients du Dr Manette à la recherche d'indices, la police rencontre une résistance farouche chez son associée qui ne veut pas mettre en péril la confiance des patients envers leur médecin et la réussite des cures entreprises. Le dossier est délicat étant donné les nombreux contacts en haut lieu de la famille.

L'histoire se déroule à grande vitesse, sur fond de champs de maïs, de policiers peu scrupuleux, d'échanges informatiques et d'interro-

VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

 <p style="writing-mode: vertical-rl; transform: rotate(180deg);">Francine Chicoine</p>	 <p style="text-align: center;">LE TAILLEUR DE CONFETTIS récits</p> <p>C'est chose courante que d'associer les couleurs aux émotions, mais il est inhabituel de vouloir prêter une voix aux couleurs, de chercher à les incarner à travers des personnages de chair et d'os, puisés à même la vie. L'auteure donne toute la mesure de son talent au fil de ces récits empreints d'une grande sensibilité tantôt émaillés d'observations fines ou cocasses, tantôt chargés d'émotions.</p> <p>130 pages 15,95 \$</p>	 <p style="writing-mode: vertical-rl; transform: rotate(180deg);">Daniel Castillo</p>	 <p style="text-align: center;">LES FOIRES DU PACIFIQUE roman</p> <p>Écrit dans une langue riche et coloré qui dépeint à merveille la réalité latino-américaine, ce roman plonge le lecteur dans un univers bigarré fait de contrastes brûtiaux. Les nuits en bordure du Pacifique découvrent sur les plages des corps imprégnés d'épices et de sensualité que la misère ne parvient pas complètement à atteindre. Et les rencontres sont souvent sans lendemain.</p> <p>270 pages 24,95 \$</p>
---	--	--	--

gations éthiques. Une combinaison qui fonctionne très bien.

Francine B. Pelletier

**MARIE-HÉLÈNE
AU MOIS DE MARS**
Maxime-Olivier Moutier
Triptyque, Montréal, 1998,
162 p. ; 17 \$

LILAS
Fulvio Caccia
Triptyque, Montréal, 1998,
81 p. ; 15 \$

Le travail des éditions Triptyque en poésie ne m'a pas toujours convaincu, alors que des découvertes autrement plus intéressantes s'y font côté roman ou nouvelles. Ainsi les nouveaux poèmes de Fulvio Caccia m'ont semblé manquer de force évocatrice et d'unité, ce qui est tout de même décevant chez ce gagnant du Prix du Gouverneur général en 1994. Dans *Lilas*, il brode artificiellement sur son lieu de résidence du même nom, en donnant comme balises à ses promenades quelques citations, dont plusieurs tirées de chansons. Le tout s'organise selon une armature un peu lourde, que l'on explique dans le détail en quatrième de couverture. Écrit trop vite, trop

froidement, avec trop d'assurance? Peut-être et l'on préférera sans doute la nécessité intérieure qui est à l'œuvre dans le roman de Maxime-Olivier Moutier chez le même éditeur.

Jeune auteur accueilli avec enthousiasme par la presse montréalaise, Maxime-Olivier Moutier présente, après deux recueils de nouvelles, un « roman d'amour » qui se compare dans sa délicatesse aux ouvrages sur le même thème publiés par Jean Charlebois et par Suzanne Jacob l'an dernier. De manière alerte et lucide il parvient à broser un portrait de génération à partir d'un destin qui se confond ouvertement avec le sien, stratégie qui, tout comme la thématique de ce livre, renvoie à des éléments déjà présents dans ses autres œuvres. Le narrateur-personnage, du nom de Moutier, ne fait que traduire par l'écriture les jours passés dans un institut psychiatrique à se remettre d'une tentative de pendaison. Le livre étant un journal cathartique et réparateur incluant un furieux travail mémoriel, on pensera à *Prochain épisode* de Hubert Aquin, dont une partie de la verve flamboyante semble se répercuter ici. Bien que la

trame soit d'un romantisme dangereux, celui-ci est bien dosé. La vivacité du regard et le rythme de l'entreprise déconcertent d'autre part par l'habileté qu'ils mettent en évidence, ce qui porte à faire l'hypothèse d'un retravail efficace sur ces pages d'abord écrites en 1995. Dans le discours authentique et audacieux sur le suicide, dans la finale qui déjoue les attentes du lecteur mais demeure cohérente avec l'univers de l'écrivain, on découvre décidément une voix assurée, distincte, bien vivante.

Thierry Bissonnette

ADIEU, VIVE CLARTÉ...
Jorge Semprun
Gallimard, Paris, 1998,
250 p. ; 27,95 \$

De quels écrivains dira-t-on qu'ils ont été les témoins privilégiés de ce siècle? Il est tristement plausible que ceux qui ont survécu aux camps de concentration en laisseront l'impression la plus marquée. Les livres écrits au retour de l'enfer ont déjà un statut presque sacré. Leurs auteurs ne sont pourtant ni des Lazare ni des prophètes et certains d'entre eux revendiquent aussi l'ordinaire de leur destin.

Dans *Adieu, vive clarté...*, Jorge Semprun nous invite à partager les souvenirs de sa courte jeunesse, coincée entre ce qu'il appelle les deux guerres de son adolescence, la guerre d'Espagne et la

Deuxième Guerre mondiale. De son internement à Buchenwald, il n'est presque jamais explicitement question dans ce livre, même s'il s'inscrit en creux dans ce récit d'un éveil au monde par moment bien banal. Jorge Semprun est le fils d'un bourgeois libéral en mission diplomatique pour la République espagnole au moment où la victoire de Franco transforme toute la famille en exilés. Le jeune Jorge fera donc ses études à Paris, dans un dénuement relatif et dans l'amertume de la déroute. Au fil des graves événements de 1939 dont il subit les contrecoups, le jeune homme acquiert une précoce maturité politique tout en poursuivant l'expérience cruciale de s'approprier la langue française, qu'il choisit de parler mieux qu'un autochtone et dans laquelle il se trouve une patrie spirituelle. Ses découvertes littéraires sont d'ailleurs le fil conducteur le plus fourni de ce récit forcément disparate.

La narration de Jorge Semprun se fait en spirales, avec des retours constants et des anticipations sur l'avenir. Si telle expérience parisienne annonce son engagement avec les communistes, telle autre anticipe sa désillusion pour la dialectique. Semprun invite en fait le lecteur à l'accompagner dans le difficile travail du souvenir qui s'ouvre à l'infini. Le retour est parfois fastidieux, souvent profondément instructif et plein de poésie.

Alain Huot

Lire

*pour faire durer
l'instant...*

L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS



Serge LAMOTHE
La longue portée
roman
206 p. ; 21,95 \$

France DUCASSE
La matamata
roman
166 p. ; 18,95 \$

Andrée A. MICHAUD
Les derniers jours de Noah Eisenbaum
roman
141 p. ; 17,95 \$